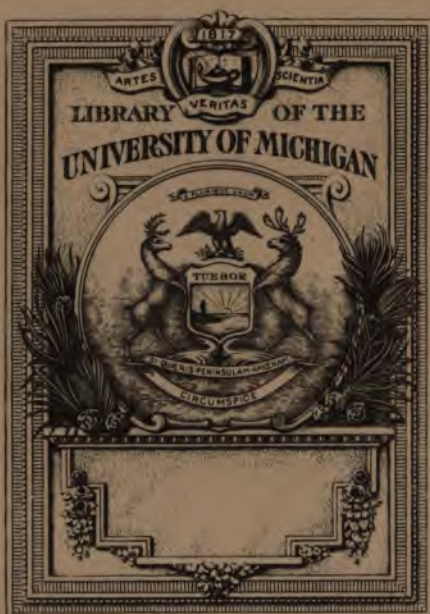

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Dugazon

—

Les Originaux (de Fagan

Dugazon

—

Les originaux (a Fagan





LES ORIGINAUX.

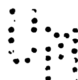
COMEDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE FAGAN,

Remise au Théâtre et arrangée par le Cit. DUGAZON, *avec trois Scènes de sa composition.*





A PARIS.

De l'Imprimerie du Citoyen COCATRIX, rue St. Antoine, N°. 324, Maison de Beauvais.

An X (1802)



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le public ayant desiré revoir LES ORIGINAUX, *avec les Scènes que le Cit. Dugazon y a ajoûtées, nous avons, de son aveu, imprimé la pièce, telle qu'elle se joue actuellement au Théâtre Français de la République.*

Des coupures heureusement faites, trois scènes d'invention, rangent cette Comédie parmi les pièces nouvelles, et assurent au citoyen Dugazon son droit de propriété qu'il fera valoir aux termes du décret.

PERSONNAGES.	CARACTÈRES.	ACTEURS.
LA MARQUISE,	*Mère noble.*	Mlle. THÉNARD
LE MARQUIS, Fils de la Marquise.	*Jeune premier.*	C. ARMAND.
LE CHEVALIER	*Raisonneur.*	C. LACAVE.
LE SÉNÉCHAL, ignorant.	*Comique*	C. DUGAZON.
LE BARON, ivre.	*Premier rôle, amoureux de caractère.*	C. FLEURY.
FROSINE, médisante.	*Première soubrette.*	Mlle. DEVIENNE
M. DE BRETANVILLE, faux-brave.	*Comique.*	C. DUGAZON.
M. BAMBINI, maître de danse.	*Comique.*	C. DUGAZON.
M. PETIPAS. maître à danser.	*Comique.*	C. DUGAZON.
UN LAQUAIS.	*Accessoires.*	

La Scène se passe dans le cabinet du Marquis.

LES ORIGINAUX,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Les mesures que j'ai prises, Madame, ont si bien tourné et le hazard m'a si bien servi, qu'assurément le Marquis verra ici des originaux de toutes les espèces; et s'il est vrai que pour bien sentir le ridicule de nos défauts, il soit nécessaire de les considérer dans les autres, je vous réponds qu'il pourra prendre aujourd'hui une leçon des plus complettes.

LA MARQUISE.

Il faut, Chevalier, être aussi complaisant que vous l'êtes, pour vous donner tant de soins, et pour venir écouter sans cesse, de la part d'une mère, des plaintes qui devroient vous être indifférentes.

LE CHEVALIER.

Vos conversations ont un charme, qu'en vérité, Madame, je préfère sans peine à toute autre sorte de plaisir. Cependant il me semble que vous prenez la chose un peu trop à cœur. On ne peut après tout, reprocher au

Dugazon

—

Les originaux (de Fagan

LA MARQUISE.

Et ces nuits où triomphe l'ivresse?........

LE MARQUIS.

Ne parlez point d'ivresse, Madame; si elle m'avoit jamais surpris, je vous jure que ce n'auroit point été mon dessein; j'étudie avec trop de soin tout ce qui peut me former. Je bois beaucoup, mais je bois bien: et l'on m'a assuré qu'incessamment je pourrois tenir tête au buveur le plus aguerri.

LA MARQUISE.

La belle étude!......

LE MARQUIS.

Cette étude là? Elle peut être plus utile que celle qne l'on fait de tant de vieilles morales et de tant de préceptes rebattus. Il faut connaître le monde, Madame, et......

LA MARQUISE.

La connoissance du monde vous est sans doute nécessaire. Mais, Monsieur, quand vous entrez dans ce monde, dépourvu de principes et de lecture, l'apprentissage que vous y faites est bien dur, et ce monde vous connoît et vous juge souvent bien plutôt que vous ne le connoissez. Mon fils, quelque chose que vous disiez, j'ose me flatter que votre mariage avec Hortense se terminera incessament; je vous prie même de ne pas refuser les visites que la nouvelle de ce mariage ne manquera



pas de vous attirer aujourd'hui. Je vous laisse. Voici des livres avec lesquels je voudrois bien que vous pussiez vous entretenir.

LE MARQUIS, (lui baisant les mains)

On feroit assurément pour vous plaire, des choses plus difficiles. (il la reconduit.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, (seul)

MON mariage avec Hortense? Je fais vœu, morbleu, de n'en rien faire. Vous n'avez qu'à écouter une mère, vous deviendrez un joli garçon!

SCÈNE IV.

LE MARQUIS UN LAQUAIS annonçant:

MONSIEUR le Chevalier, et Monsieur de Bretanville.

LE MARQUIS.

Monsieur de?

LE LAQUAIS.

Bretanville.

LE MARQUIS.

Ils peuvent entrer quand ils voudront.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, M. DE BRETANVILLE, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

MONSIEUR le Marquis, voici Monsieur de Bretanville que je vous présente, dont j'ai fort connu et fort estimé le père; c'étoit assurément un excellent juge. (*On se salue*) Monsieur n'a pas embrassé la même profession, comme vous voyez, et il est venu me consulter ici sur une affaire qui lui est survenue; mais quoique j'aye servi pendant quinze ans, j'avoue que sur le point d'honneur il y a certain cérémonial, certaines pratiques dont je n'ai pas fait une étude bien profonde; j'ai cru que vous pourriez en être mieux instruit que moi et que vous voudriez bien aider Monsieur de vos conseils.

LE MARQUIS.

C'est m'obliger, assurément. Je dirai naturellement à Monsieur ce que je pense sur son affaire.

M. DE BRETANVILLE (assis.)

Avant tout, Messieurs, il faut convenir que la bravoure est une belle chose.

LE MARQUIS.

C'est assurément la vertu des grandes ames; et on peut dire qu'il se trouve des occasions où elle est aussi utile que glorieuse.



M. DE BRETANVILLE.

Oh! belle, Monsieur, belle : est-il rien de comparable à la fermeté d'un homme que jamais les dangers les plus pressans n'ont pu épouvanter ; qui, toujours prêt à parer ou à porter des coups mortels, ose se vanter de n'avoir jamais plié devant personne ?

LE CHEVALIER.

Je fais aussi grand cas de la bravoure, mais quand elle est réglée, et suivant l'objet qu'elle se propose. Par exemple, je souhaiterois, qu'avec la fermeté que fait paroître Monsieur de Bretanville, il se fût mis dans le service.

M. DE BRETANVILLE.

Tout beau, Monsieur, le combat singulier fut de tout tems la pierre de touche du vrai brave.

LE MARQUIS.

Il est certain que le combat d'homme à homme est de tous le plus périlleux.

M. DE BRETANVILLE.

Le plus périlleux, sans doute, et le plus excellent ; c'est là que l'adresse, l'agilité du corps, la présence d'esprit, le coup d'œil sont mis en usage. Que peuvent, dites-moi, les plus beaux faits d'armes contre un coup de canon ? il n'y a pas de parade à celà.

LE CHEVALIER.

Je vous entends ; mais vous conviendrez que d'un côté

l'objet est bien plus grand que de l'autre, et qu'il y a quelque chose de plus généreux à venger sa patrie par devoir, qu'à venger une injure personnelle par ressentiment.

M. DE BRETANVILLE (faisant comme s'il pousssoit une botte.)

Rien n'est au-dessus de celà : ah!

LE MARQUIS.

Ma foi, Monsieur le Chevalier, qui est lent à venger une injure personnelle est quelqu'un de bien équivoque, quand il s'agit des intérêts de sa patrie.

LE CHEVALIER.

La foiblesse et l'extrême vertu peuvent quelquefois avoir la même apparence; mais ne pourroit-on pas trouver des hommes aussi redoutables aux ennemis de la patrie, que faciles à pardonner à leurs ennemis particuculiers? et ne seroit-ce pas le comble de l'honneur et de la raison?

M. DE BRETANVILLE (poussant une autre botte.)

On ne peut rien comparer à ceci: ah!

LE CHEVALIER.

Pour moi, si Monsieur de Bretanville s'en tenoit à mon avis, il chercheroit à accommoder l'affaire qu'il vient consulter aujourd'hui. Je ne conseillerai jamais à personne de risquer sa vie et sa fortune pour une gloire fort douteuse et qui n'existe que dans notre imagination.

M. De Bretanville (faisant une feinte)

Vous avez encore ceci : ah ! ah !

Le Marquis.

Votre sang-froid, M. le Chevalier, me désespéreroit en vérité.

(Haussant la voix et frappant du pied.)

Eh ! morbleu, pourquoi donc ?....

M. De Bretanville (mettant la main à son épée.)

Quest-ce ?

Le Marquis (à M. De Bretanville)

Ce n'est rien. (au Chevalier) Pourquoi donc attaque-t-on votre réputation quand vous n'acceptez pas ?......

Le Chevalier.

Hé ! Monsieur, point de colère ; et croyez que par mon sentiment je ne prétends point réformer celui des autres.

Le Marquis.

Respectons, croyez-moi, des usages que la nécessité à établis, et venons s'il vous plaît à l'affaire de Monsieur.

M. De Bretanville.

Messieurs, quel parti pensez-vous que doit prendre un homme qui, amoureux d'une demoiselle, a long-tems fréquenté dans une maison, et qui trouve en son chemin quelqu'un qui se licencie jusqu'à lui défendre de continuer ses visites ?

LE MARQUIS.

Le procédé est vif.

LE CHEVALIER.

Quand on est bien amóureux, celà n'est pas facile à digérer.

M. DE BRETANVILLE.

Aussi n'est-il pas douteux que j'en tirerai raison.

LE MARQUIS.

Je ferois comme vous.

LE CHEVALIER.

Je ne sais trop quel parti je prendrois.

M. DE BRETANVILLE.

Mais ce n'est pas là la grande question. Comme celui de qui j'ai reçu l'insulte est extrêmement vieux et cassé et qu'à peine il peut se tenir sur ses jambes, avant que de lui demander qu'il me satisfasse, je veux savoir si je suis absolument obligé de lui faire quelqu'avantage, comme par exemple, de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

LE CHEVALIER.

S'il est effectivement vieux, je crois que cela rendroit la partie plus égale.

LE MARQUIS.

Mais il faut qu'un homme, aussi infirme que vous le dépeignez, soit bien téméraire pour oser entrer en rivalité avec vous, et pour vous défendre de fréquenter dans cette maison?

M. DE BRETANVILLE.

Il n'y a point de rivalité.

LE MARQUIS.

Quoi! il ne compte pas épouser?

M. DE BRETANVILLE.

Point du tout.

LE MARQUIS,

Dans quelle vue vous insulte-t'il donc, s'il n'a pàs sur celle que vous aimez, quelque dessein?

M. DE BRETANVILLE.

Il ne peut pas en avoir?

LE MARQUIS.

Il ne peut pas en avoir?

M. DE BRETANVILLE.

Hé! non; il est le père de celle que j'aime.

LE MARQUIS.

Le père!

M. DE BRETANVILLE.

Oui; imaginez-vous un homme qui, un beau matin, me vient bercer de mauvaises raisons, et qui me fait entendre qu'il faut rompre tout commerce.

LE CHEVALIER.

Je refléchis sur votre question; et à votre place, je ne sais si je lui ferais la grace de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

M. DE BRETANVILLE.

Je ne crois pas y être absolument obligé; mais celà se peut faire par déférence pour le père d'une personne que l'on estime.

LE CHEVALIER.

Je ne sais que vous dire.

LE MARQUIS.

Le père! Mais, Monsieur de Bretanville, les statuts de la bravoure engagent-ils à une pareille querelle? Un père n'est-il pas le maître de sa fille? Et sans vous insulter, ne peut-il pas vous empêcher de la voir?

M. DE BRETANVILLE.

Examinez bien la chose; vous conviendrez qu'il y a insulte, et que la querèlle est bien faite.

LE CHEVALIER, (paroîssant rêver)

Les avis pourroient être partagés.



M. DE BRETANVILLE (au chevalier)

Ils ne peuvent point l'être, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Il me semble avoir entendu décider......

M. DE BRETANVILLE.

Non. Tous les avis se réunissent là dessus; et j'ai l'honneur de vous assurer........... ah! Je suis au désespoir.

LE CHEVALIER.

De quoi ?

M. DE BRETANVILLE.

Je crois que ce qui vient de m'échapper, est une espece de démenti que je vous ai donné.

LE CHEVALIER.

A moi ?

LE MARQUIS.

Comment ?

M. DE BRETANVILLE. (se levant).

Oui Monsieur je vois bien que j'ai eu le malheur de vous donner un démenti.

LE MARQUIS.

Vous vous mocquez, Monsieur, de Bretanville.

M. De Bretanville.

Pardonnez moi, le démenti y est; toutes les excuses que je pourrois faire à Monsieur, ne seroient pas suffisantes. Je suis dans le cas de lui en faire une réparation dans les formes.

Le Chevalier. (à part.)

Je n'avois pas compté sur celui-là.

Le Marquis (à M. De Bretanville.)

Je vous dis, parbleu, que vous rêvez, et.....

M. De Bretanville.

Non, ne me flattez point, de grace. Monsieur étoit ami de feu mon père, et est d'ailleurs trop estimable pour que je manque à ce que je lui dois, et pour que je balance à lui en donner satisfaction, il n'a qu'à avoir la bonté d'indiquer le lieu et le tems.

Le Chevalier.

Puisque je suis offensé, je compte que Monsieur le Marquis voudra bien me laisser faire, et voici le lieu et le tems que je choisis.....

(Il met l'épée à la main, et tombe sur M. de Bretanville, qui met aussi l'épée à la main.)

Le Marquis.

Je ne souffrirai pas une pareille incartade. Arrêtez donc, il y a de l'extravagance.



(Ils se battent pendant quelque tems, jusqu'à ce que le Marquis vient à bout de les séparer.)

M. De Bretanville (ayant remis son épée)

Tout auroit pu se passer un peu plus dans les régles ; mais je crois que je viens de réparer suffisamment ma faute. Adieu, Messieurs ; votre décision est donc qu'à la rigueur je ne suis point obligé de lui faire aucun avantage. (Il sort.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

Le Marquis.

Quel original m'avez-vous donc amené ?

Le Chevalier.

Je n'imaginois pas, je vous l'avoue, qu'il porteroit la folie jusqu'à ce point ; mais je le connoissois pour un faux brave, et je ne me repentirois point de l'avoir fait paroître devant vous, si vous sentiez le ridicule d'une certaine espèce de bravoure dont je vous ai ouï souvent faire l'apologie. (Il rentre.)

SCÈNE VII.

Le Marquis (seul.)

Moi ! faire l'apologie d'un travers aussi impertinent ! Seroit-il possible que j'eusse quelque ressemblance à ce

que je viens de voir? si cela étoit je serois bien haïssable; mais que vois-je? c'est le Baron je pense.

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON (ivre.)

Oui, mon ami, C'est moi-même.

LE MARQUIS (le regardant.)

Comment! je crois qu'il est ivre; Ah! il est adorable, il est charmant.

LE BARON.

Il y a huit jours que c'étoit ton tour; c'est aujourd'hui le mien..... Mais, il ne faut pas mentir........ j'ai passé une des plus jolies nuits..... Hé bien! rien n'est plus commode; vous vous trouvez le matin tout habillé; et vous êtes tout porté pour faire vos affaires.

LE MARQUIS.

Quoi! depuis vingt-quatre heures tu ne t'ès pas couché?

LE BARON.

Me coucher? Non, je sais trop ce que je te dois. Embrasse-moi; mon ami! Comme j'allois me mettre au lit chez le Président où la scène s'étoit passée, il m'est revenu.... par ma foi je ne sais pas par qui ni comment..... Bref, j'ai su que tu étois indisposé: j'ai dit....... Il faut absolument que je le voie, car j'ai pour toi une estime tout-à-fait cordiale.

LE MARQUIS.

Je te suis obligé. Mon indisposition est peu de chose.

LE BARON.

Dans ces changemens de saison-ci, c'est le diable; vous ne pouvez pas avoir un moment de santé.

LE MARQUIS.

Il n'y a que lui pour ces choses-là; pour pousser une partie de plaisir jusqu'à l'extrêmité; il ne faut pas demander si vous étiez bonne compagnie, si les propos ont été délicieux, et s'il y a eu bien des rasades versées.

LE BARON.

Celà est innombrable. Mais laisse-moi, je te prie un moment. Ne me parle pas.

LE MARQUIS.

Que je ne te parle pas?

LE BARON (d'un air riant.)

Non. Tel que tu me vois, j'ai du chagrin.

LE MARQUIS.

Toi, du chagrin?

LE BARON.

Oui, mon ami; j'en ai tant...... que j'en crêve.

LE MARQUIS.

Où diable le chagrin va-t-il se loger avec toi ? Il a sûrement à faire à forte partie.

LE BARON.

Je voudrois te pouvoir conter tout celà par ordre, mais il y a un peu de confusion, il faut que je te quitte.

LE MARQUIS (le retenant)

Quest-ce que c'est ?

LE BARON.

Tu sais bien l'homme avec qui j'étois tous les jours ?

LE MARQUIS,

Qui ! Léandre ?

LE BARON.

Léandre.

LE MARQUIS.

Il devoit, ce me semble, te faire avoir l'agrément.......

LE BARON.

Lui-même. Il étoit du souper.

LE MARQUIS.

Te serois-tu brouillé avec lui ?

LE BARON.

Pas autrement. Il s'est mis dans la tête de nous éclaircir

une certaine anecdote, que tout le monde ne sait pas, je puis dire celà. Je lui ai représenté fort poliment que je ne croyois pas que la chose fût tout-à-fait comme il nous la donnoit; il m'a répliqué aussi fort poliment, qu'il en étoit très-bien instruit; j'ai insisté avec la même politesse: de façon que de politesse en politesse, je lui ai fait voler mon assiette à la tête.

LE MARQUIS.

Ciel!

LE BARON.

Oui, heureusement que la colonne d'air........ la colonne, tu entens bien?

LE MARQUIS.

Et quelle a été la suite?

LE BARON.

La suite? Il y a eu un grand bruit, on a couru aux armes; (en riant) nous devions nous égorger cent fois pour une; mais je ne sais par quel enchantement tout a été pacifié, et nous nous sommes retrouvés tous le verre à la main. Voilà qui est admirable, celà par exemple?

LE MARQUIS.

Et tu penses qu'il n'aura point de ressentiment de ce procédé?

LE BARON.

J'ai quelque soupçon que celà le refroidira à mon sujet

LE MARQUIS.

Pour moi je le crois fort.

LE BARON.

Que veux-tu? tous les momens ne peuvent pas se ressembler...... Le plaisir a ses révolutions...... et les choses d'ici bas.......

LE MARQUIS.

Voilà une affaire fâcheuse.

LE BARON.

Point du tout. *verba volant*, mon ami.

LE MARQUIS.

Il est à souhaiter.......

LE BARON (chantant.)

Que servent les faveurs que nous fait la fortune!

Tu ès mon roi, tu me tiens lieu de tout. Que je t'embrasse mille fois.........

LE MARQUIS.

C'est fort bien. Mais en vérité, Baron, je crois que tu devrois éviter de boire.

LE BARON.

Eviter de boire? Ah! ne hazarde plus de ces discours-là, Marquis; car tu te ferois siffler de tout le monde. Adieu. Je vais me jetter dans ma chaise. Ah! la belle nuit! l'aimable nuit! ah la charmante nuit! (Il sort.)



SCÈNE IX.

LE MARQUIS, (seul)

VOILA qui est affreux ! il est épouvantable qu'un garçon naturellement si sociable et si doux se soit emporté jusqu'à cet excès.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, UN LAQUAIS (annonçant.)

VOTRE maître de langue Italienne.

LE MARQUIS.

Qu'il entre.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, M. BAMBINI.

LE MARQUIS.

Ah! buon Giorno, Signor Bambini. Sono molto contento di vedervi.

BAMBINI.

Comment diable! mais voilà une phrase parfaitement bien faite et bien prononcée : sono molto contento di vedervi. Eh bien Monsieur vous voyez pourtant ce que c'est que d'avoir un maître qui est plus occupé d'avancer ses écoliers que de prolonger ses leçons.

LE MARQUIS.

Ma mère, cependant, me reproche tous les jours que je ne fais pas de progrès.

BAMBINI.

Vous me surprenez : quand elle vous fera ce reproche, il faut lui dire, avec ce respect qu'un fils bien né ne doit jamais perdre devant celle qui lui a donné l'être, et qui lui a prodigué ses soins maternels depuis sa tendre enfance qu'il étoit tout petit, tout petit, tout petit......... perquoi monsiou je ne vous montre pas seulement la langue italienne, ma je me permets d'y prendre quelques préceptes d'une saine morale. Je lui dirois donc : ma tendre mère, *Che va piano va sano. Che va sano va lontano.* Ce petit adage italien lui fera voir quelle se trompe.

LE MARQUIS.

Je vous assure que je profiterai de vos avis.

BAMBINI.

Ça voyons ; commençons la vostra lezione ; dove sono vos cahiers.

LE MARQUIS.

Oh ! ma foi, je ne sais pas où tout cela est fourré.

BAMBINI.

Eh bien ! voyons, prenons du papier pour en faire un autre.



LE MARQUIS.

Du papier? en voila un gros rouleau dans votre poche.

BAMBINI.

Ceci, ça n'est pas du papier. C'est un cornet de macaroni que je porte à un de mes écoliers. perquoi depuis quelque tems je fais un petit commerce de macaroni, de Lasagne, de Mortadella, della Polenta, di Maraschino verdolino, de Parmigiano et de saucissons de Bologne. Je vous prierai d'en faire part à vos connoissauces: et si vous souhaitez je vous en ferai aussi une petite provision, si vous aimez les macaroni.

LE MARQUIS.

Vous me ferez grand plaisir je les aime beaucoup.

BAMBINI.

Allons prenons votre grammaire; voila du papier, faites vous un petit cahier; à quoi en sommes-nous restés la derniere fois?

LE MARQUIS.

A la conjugaison.

BAMBINI.

Non seulement je vous en ferai avoir d'excellents, véritables napoli, et jé vi vi enseignerai la manière de les accommoder. Prenez la plume, écrivez. *Amarvi*, *Lodarvi*, *Stimarvi.* Perquoi, Monsieur, il y a quantité de gens à Paris qui ont du macaroni, mais qui ne savent point l'apprêter: avez vous écrit?

LE MARQUIS.

Oui, *Amarvi Lodarvi Stimarvi.*

BAMBINI.

Ajoutez du parmesan, perquoi sans parmesan, il n'y a point de bon macaroni. Indicatif présent. On les fait cuire à l'eau, mais au bouillon ils sont plus délicats; attendu qu'à l'eau............ imparfait. Quand votre macaroni est bien cuit, vous mettez un lit de macaroni, un lit de parmesan, quantité suffisante de beurre..... parfait défini: si vous y mettez du jus.....

LE MARQUIS.

Mais Monsieur Bambini, vous m'avez promis de me faire traduire.

BAMBINI.

Doucement, Monsieur; il faut d'abord bien connoître vos conjugaisons et tous les diminutifs de la langue. Car elle est très-riche: vous autres français, vous êtes obligés de périphraser continuellement, de surcharger d'adjectifs. Vous dites un grand chapeau....... En italien, Monsieur, vous avez cappel et cappellone; c'est comme qui diroit un parapluie, sur la tête. Cappellino, ce sont des petits chapeaux que vous voyez, que toutes les femmes nouent sous le menton. Et vous ne laissez pas trop votre macaroni sur le feu. Capellaccio, tenez, Monsieur, (*lui montrant son chapeau*) Cela dit tout.

LE MARQUIS.

Mais, Monsieur, Bambini, un mot que je ne trouve

point dans la langue Italienne, qui est comme vous dites, très-riche, c'est le mot joli.

B A M B I N I.

Vous avez *molto Ragione Signor*, perquoi ce matin nous avons fait un déjeuner à trois maîtres de langues, et nous avons cherché à accaparer ce mot *joli*, que nous ne trouvons dans aucune langue, et qui est vraiment national, car cette nation savante, valeureuse, philosophe, aimable, polie, ne peut pas se formaliser de ce qu'on dit cette jolie nation. Car ce mot *joli*, vous l'employez au féminin et au masculin. On dit: c'est un joli homme. Celà ne veut pas dire qu'il ait cinq pieds, six pouces, qu'il soit blond ou brun; il est joli. On dit: voilà une jolie femme, et ici nous disons: voilà de jolies femmes. On dit, voilà un joli vin, et quand je vous aurai acommodé ces macaronis, vous direz: voilà de jolis macaronis. Ah! ça, voilà une bonne leçon; il ne faut pas trop fatiguer la mémoire, prenez-en souvent comme ça, et vous traduirez Petrarque, l'Arioste et le Tasse avant peu; tenez voilà l'heure du dîner, voulez-vous que je passe à l'office et que je vous accommode ce cornet de macaroni? nous les conjuguerons ensemble à dîner.

L E M A R Q U I S.

Volontiers: mais à condition que vous nous ferez un sonnet là-dessus.

(Bambini, dit un sonnet, et sort.)

SCÈNE XII.

Le Marquis (seul)

Quel original ! que de maîtres à Paris lui ressemblent, et montrent à leurs écoliers tout autre chose que ce que leur état les oblige d'enseigner,

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, FROSINE.

Le Marquis.

Eh ! c'est toi, ma chère Frosine, que ne te fesois-tu annoncer plutôt.

Frosine.

J'ai attendu que M. le Marquis fût seul pour le prier de me rendre un grand service.

Le Marquis.

Volontiers, de quoi s'agit-il?

Frosine.

Je sais avec quelle facilité vous faites des couplets; je fus témoin de l'attendrissement de toute l'assemblée quand vous chantâtes ceux que vous fites à la fête de Madame votre mère. C'est demain celle de ma nouvelle maîtresse, et si M. le Marquis vouloit lui peindre ma reconnoissance, mon attachement et le désir que j'aurois

de passer ma vie auprès d'elle, il ajouteroit à toutes les bontés dont il ne cesse de m'honorer.

LE MARQUIS.

Ce seroit avec plaisir; mais je connois peu ta nouvelle maîtresse. Que veux-tu que je dise de Madame la Comtesse? à moins que tu ne me donnes quelques connoissances de ses goûts, de son caractère, de ses vertus, de son esprit.

FROSINE.

Très-volontiers, Monsieur: d'ailleurs je ne vous demande que deux ou trois couplets, une attention de ma part.

LE MARQUIS.

Eh! bien, nous dirons qu'elle ajoûte au bonheur de son époux......

FROSINE,

Oh! Monsieur, ne parlez pas de celà, je vous prie; je suis témoin tous les jours de scènes affreuses, elle est jalouse et colère, elle croiroit.....Oh?.......non.... non.....que les couplets soient jolis, et vous pouvez...

LE MARQUIS.

Parlons de sa tendresse maternelle; les soins qu'elle donne à l'éducation de sa fille.

FROSINE.

Monsieur veut rire? La pauvre enfant est abandonnée;

oh ! elle est trop coquette pour songer à donner des maîtres à sa fille, elle dit que celà coûte trop, qu'ils sont trop chers. Si dans la pension où elle étoit il y a deux ans, on ne lui avoit pas appris à lire et à écrire, le mauvais exemple que sa mère lui donne, c'est tout ce qu'elle apprendroit auprès d'elle. Mais que les couplets.....

LE MARQUIS.

Que me dis-tu ? Quoi! sa mère est.......

FROSINE.

Joueuse, coquette, dépensière, acariâtre ? mais vous pouvez toujours faire quelques petits couplets, jolis, gais; moi, je suis bien aise de me l'attacher: elle est riche, et d'ailleurs vous avez tant de facilité; tenez vous n'avez qu'à prendre la plume.

LE MARQUIS.

Nous pouvons chanter sa générosité, dire qu'elle sait adoucir les désagréments de la servitude par ses bienfaits, qu'elle a de vieux serviteurs qui depuis long-temps....

FROSINE.

Gardez-vous en bien, elle change de domestiques tous les huit jours. Elle a pris trois cochers dans un mois. Personne n'y peut tenir, il faut ma patience et mon désintéressement, car elle est avare à tel point: tenez... Crêpes, rubans, gazes, robes, elle fait tout reteindre, reblanchir, retourner, et revend en cachette ce qu'elle ne peut plus faire servir; mais que les couplets soient tendres, doux; vous avez tant d'esprit.



LE MARQUIS.

Mais Frosine, que diable veux tu que je fasse et que je dise sur une femme qui n'est ni bonne mère ni tendre épouse, et mauvaise maîtresse, avare, méchante. A-t-elle au moins des amis; l'amitié pourroit fournir à des couplets de sentiments.

FROSINE.

Oh! pour des amis, elle n'en a point, elle dit du mal de tout le monde; aussi ne l'épargne-t-on pas: mais je vous en prie, ne me refusez pas quelques couplets gais, aimables, tels que vous les faites.

LE MARQUIS.

Eh! sur quoi? au moins, aime t-elle la table? la bonne chère? le bon vin? Est elle gourmande? quelques couplets bachiques pourroient.........

FROSINE.

Bachique et gourmande! Ah! grand Dieu, voilà bien Madame la comtesse. Bachique et gourmande; mais quel esprit, quelle sagacité! Bachique et gourmande; mais vous êtes sorcier; en cent mille ans personne n'eût jamais trouvé cela. Bachique et gourmande! Les couplets seront délicieux; que je vous remercie Monsieur le marquis! Vous savez que je ne dis jamais de mal de mes maîtres, que je ne cherche qu'à les louer, à les fêter, à les chanter, et je viendrai ce soir chercher mes couplets. Bachique et gourmande, quel homme vous êtes! oh! bachique........ma reconnoissance....... ah! gourmande est...... ha..ha...

sans bornes, divin, délicieux . . . . à ce soir, ah! que je suis heureuse, que je suis heureuse! Bachique et gourmande!

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS. (seul)

JE n'en reviens pas; voilà pourtant le monde: il faut tous les jours prodiguer la louange et chanter les vertus de ceux qui en ont le moins. Oh! pour cette fois, je jure que Madame la Comtesse bachique et gourmande se passera de mes couplets.

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL.

MONSIEUR, votre très-humble serviteur. Vous ne me remettez peut-être pas? Je viens pourtant très-souvent rendre mes devoirs à Madame la Marquise votre mère.

LE MARQUIS.

Je me souviens parfaitement d'avoir eu l'honneur de voir Monsieur le Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Pour vous, on vous trouve rarement, soit ici, soit à la ville, vous êtes un coureur........qui courez toujours.

LE MARQUIS.

Hélas! C'est souvent malgré moi.

LE SÉNÉCHAL.

Quoiqu'il en soit, je viens vous faire mon compliment sur votre mariage, si tant est qu'on en doive faire sur une pareille matière.

LE MARQUIS.

Celà est fort équivoque, entre nous.

(Il fait signe au Sénéchal de s'asseoir.)

LE SÉNÉCHAL.

Après vous, s'il vous plaît. Qu'est-ce donc que vous faisiez là? Vous étiez dans la lecture?

LE MARQUIS.

Ah! je n'y étois pas bien profondément, je vous jure.

LE SÉNÉCHAL.

Je le crois bien. Quels bouquins sont-ce là?

LE MARQUIS. (d'un air mocqueur.)

L'histoire de France, Télémaque.

LE SÉNÉCHAL.

Té-lé-maque, maque? Quest-ce que ce Télémaque?

LE MARQUIS.

Eh! que voulez-vous que je vous dise? C'est un mal-

heureux qui cherche son père par terre et par mer. Je me souviens d'en avoir lu le premier livre il y a trois ans. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de Télémaque dans vos études.

LE SÉNÉCHAL.

Mes études? oh! ma foi je n'ai jamais voulu me fatiguer l'imagination de tout celà, je n'aime point ce qui me gêne. L'an passé quand je fus reçu dans ma charge, il me falloit réciter un discours qui avoit de grands mots qui m'embarassoient: ma foi je dis tout haut, que celui qui l'a fait le récite lui-même, s'il veut; pour moi, je n'en ferai rien.

LE MARQUIS.

Il faut dans de semblables occasions parler de tête, Monsieur. Rien n'est si plat qu'un discours préparé.

LE SÉNÉCHAL.

Oui; mais il faut fourrer là du latin à tort et à travers; et vous entendez bien que............ Est-ce que vous parlez latin, vous?

LE MARQUIS.

Que le ciel m'en préserve!

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi, c'est bien assez de parler correctement sa langue, et je connois mille gens qui ne se soucissent pas d'en savoir d'avantage.

LE MARQUIS.

(A part) Soucissent ! . . . . Vous êtes marié depuis peu je pense ? Avez-vous trouvé un parti riche ?

LE SÉNÉCHAL.

Pas extraordinairement. C'est une famille qui s'est réfugiée en France, et qui est originairement de province.

LE MARQUIS.

De province ?

LE SÉNÉCHAL.

Oui, c'est un roman que tout celà, et le grand père de ma femme étoit, je crois. . . . . . . Bourguemestre en Espagne.

LE MARQUIS.

Que dites vous ?

LE SÉNÉCHAL.

En Espagne, ou dans un autre endroit, je ne vous l'assurerai pas. Elle a aussi des parens en Angleterre, qu'elle me presse beaucoup d'aller voir. Elle prétend qu'en s'embarquant à une certaine ville, c'est un fort petit voyage ; mais ma foi, si j'y vais, j'aime mieux être plus long-tems en chemin et aller par terre ; car je crains les rivières comme le diable.

LE MARQUIS.

Vous ne pouvez, ce me semble, jamais arriver en Angleterre que par mer ?

LE SÉNÉCHAL.

Tout comme il vous plaira. Mais après tout je ne crois pas qu'on m'y voie. Il y a des dangers par terre comme par mer, et il faut, je pense, de ees côtés-là, passer par de certains endroits où les hommes sont tout-à-fait sauvages.

LE MARQUIS.

Où avez-vous trouvé celà ?

LE SÉNÉCHAL (prenant un air suffisant.)

Comment donc? ne savez-vous pas qu'il y a des gens, comme les turcs, par exemple, qui égorgent les hommes, et qui les mangent?

LE MARQUIS.

Il y a de ces gens-là. Mais ce n'est assurément ni dans l'Europe ni dans l'Asie.

LE SÉNÉCHAL.

Peut-être est-ce dans la Bohême. Il se peut bien que je me trompe. Mais laissons là les choses savantes, et changeons de conversation. Êtes-vous content d'épouser celle qu'on vous destine?

LE MARQUIS.

Je l'aimerois volontiers, Monsieur le Sénéchal; mais je vous avoue que de s'engager pour toute sa vie à une seule personne qui vous désespère, et qui se croit en droit de se venger si vous rendez quelque hommage ailleurs; c'est porter un joug bien rigoureux et se mettre dans des entraves bien étroites.



LE SÉNÉCHAL.

Eh! Morbleu, pourquoi ne nous est-il plus permis d'épouser plusieurs femmes? Que ne sommes-nous nés il y a . . . . deux ou trois cents ans? Nous en aurions eu tant que nous aurions voulu.

LE MARQUIS.

Deux ou trois cents ans? Vous vous mocquez.

LE SÉNÉCHAL.

Comment?

LE MARQUIS.

Votre chronologie n'est pas plus exacte que votre géographie.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc? n'y a-t-il pas eu un tems où il étoit permis d'avoir plusieurs femmes?

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle pas positivement par quelle loi, ni dans quel tems celà étoit permis; mais sur mon honneur, je n'ai de ma vie entendu choses pareilles à toutes celles que vous me dites.

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi, je ne m'en souviens pas non plus; mais c'est le bon sens qui dicte toutes ces choses là. Adieu: je vais retrouver Madame votre mère; nous allons voir à quoi

nous nous amuserons. Elle m'a déjà proposé plusieurs sortes de jeux, mais je n'en sais aucun; heureusement que j'ai la conversation assez amusante. Au revoir Monsieur le Marquis.

SCÈNE XVI

LE MARQUIS, (seul)

CET homme là est cruellement ignorant! disons plutôt qu'il est sot. Quand un homme de cette espèce auroit lu tous les livres du monde il n'en parleroit pas mieux. Mais n'importe, je sens que ma mère a raison, il est impossible de justifier tous les ridicules que je viens de voir et je dois suivre ses conseils, épouser Hortense et quitter un genre de vie qui feroit à la fois son malheur et le mien.

SCÈNE XVII.

LA MARQUISE. (qui entend les derniers mots.)

IL me paroît que notre stratagême a fait quelqu'effet sur lui...... Mon fils je vous annonce un diner charmant, une fête......

LE MARQUIS.

Ah! Madame, la plus belle pour moi sera de pouvoir par mes regrets, obtenir le pardon des travers qui ont pu justement vous irriter contre moi; de n'être plus opposé à moi même, de me dégager de tout ce qui

m'éloignoit de vous, de vous rendre enfin un fils qui longtems victime des faux airs, n'a jamais cessé un instant de vous adorer; d'épouser Hortense, et mériter sa tendresse et la vôtre.

LA MARQUISE.

Hortense est généreuse, mon fils, elle oublie le passé; je l'attends: le chevalier s'est chargé de l'amener avec ses parens; ce soir nous signerons....

LE MARQUIS.

Ah! ma mère! que de bontés! Oui je vous devrai mon bonheur, et c'est en faisant celui d'Hortense que je pourrai reconnoître tant de bienfaits.

SCÈNE XVIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

VOTRE maître à danser.

LA MARQUISE.

Ah! qu'il revienne, mon fils ne prendra pas sa leçon aujourd'hui.

LE LAQUAIS.

Je ne le crois pas en état d'en donner, Madame; il est en grand deuil, et paroît pénétré de chagrin; il demande à présenter ses respects à Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Madame permettez-vous ?

LA MARQUISE.

Faites entrer. Vous faites très-bien, mon fils, il faut toujours avoir pour les artistes les égards.....

SCÈNE XIX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE M. PETIPAS,

LA MARQUISE.

Hé! mon Dieu, Monsieur Petipas, quel événement malheureux est la cause ? ....

PETIPAS.

Hélas ! Madame, le plus cruel qui puisse jamais déchirer une ame sensible. .... une perte irréparable. ..... vous voyez. ..... (montrant ses pleureuses) voilà la cause de mon absence. .... j'ai le cœur navré : pardon Mr. si depuis huit jours je vous ai négligé, mais je suis bien excusable.

LE MARQUIS.

Vous n'avez point d'excuses à me faire; votre situation me touche, je prends part. ....

LA MARQUISE.

Je n'ose vous interroger. .... C'est peut-être Madame votre mere ? ....

PETIPAS.

Le ciel me l'a conservé.

LE MARQUIS.

Votre père, sans doute ? . . . .

PETIPAS.

Il y a trois ans qu'il est mort.

LA MARQUISE.

Et qui peut donc causer la douleur où je vous vois ?

PETIPAS.

C'est mon épouse, Madame. . . . . C'est mon épouse que j'ai perdu en huit jours, d'une fluxion de poitrine (Il ôte son chapeau, son épée et fait des battemens.)

LA MARQUISE.

Je prends part à votre douleur, et partage votre affliction. Mon fils ne prendra pas de leçon, ce seroit abuser . . . .

PETIPAS.

Helas ! Madame, je suis pénétré de toutes vos bontés, mais il faut que je fasse mon état : j'ai des enfans, il faut les nourrir ; je dois sacrifier ma douleur à leur existence ; allons monsieur, placez-vous ; le cou sur les épaules ; les épaules sur les hanches ; les pectoraux en avant ; vos pieds à la troisième position ; partez : (il chante) la, la, la, la.

LA MARQUISE.

Comment, on n'a pas pu la sauver? A son âge?

PETIPAS.

Hélas! Madame, j'ai tout employé; j'avois le plus habile médecin de Paris, chirurgien, garde-malade; moi et mon compère l'apoticaire, nous n'avons pu empêcher . . . . la glissade, chassez; la, la, la, la, la, la, la, la, la.

LA MARQUISE.

Qu'il est cruel, sur-tout lorsqu'on ne s'y attend pas, qu'on n'y est point préparé . . . .

PETIPAS.

Ho! je l'étois, madame; le Docteur, le troisième jour, me fit comme celà : pch, pch, Petipas, Petipas? Qu'est-ce que c'est Docteur? Écoutez, mon ami, aimez-vous votre femme? Oh! ce n'est pas là le mot, je l'adore mon ami; vous l'adorez, hé bien! touchez-là; c'est une affaire faite, vous ne la verrez plus. . . . . la promenade, la la la la, tra la la la la la la. Je suis inconsolable.

LA MARQUISE.

Ah! je le crois; une femme jeune, aimable. . . . . .

PETIPAS.

Et vertueuse! l'exemple de son sexe, élevant ses enfans avec un soin. . . . . modeste, économe, rangée. . . . . les pauvres petits innocens me